

Jane Hervé in *Recours au poème*, paru le 04/05/2019

Olivier Domerg, *La somme de ce que nous sommes*

« La somme de ce que nous sommes », ce dont nous sommes la somme. Voilà un titre qui tourne en boucle dans la tête et se retourne sur lui-même, tantôt comme un serpent Ouroboros se mordant la queue, tantôt en s'enrubannant en un Möbius du langage.

Nous sommes presque sommés de croire que nous sommes la somme de quelque chose, nous additionnant en quelque sorte à nous-mêmes. Pourquoi ne pas explorer ce mot « somme » avant de se lancer dans la rédaction d'un commentaire ? Son et sens emmêlés. Le poète-enfant Olivier Domerg se glisse ainsi... dans un « demi-sommeil si léger, si sensuel » qu'il en perd la notion du temps ! En une sorte de vertige, il découvre que « nous sommes faits de vieilles géologies intérieures, de sombres épaisseurs du temps ». Il est alors emporté vers « l'absence de sommeil » plus extrême, cette « insomnie comme un scalp ; comme un rapt ». Il continue néanmoins imperturbable ses additions sur le vif : « En somme », il tisse et « tresse » trois états du texte qu'il détecte et déploie à travers ces lieux magiques d'enfance que sont le jardin, le ruisseau, l'île. Cette triade d'espaces singuliers propices – ici ou là – engendrent des souvenirs et sentiments également singuliers. Autant de bases « de départ » en quelque sorte, toujours en connivence avec ce qui la suit tout en la... précédant.



Olivier Domerg, *La somme de ce que nous sommes*, Editions Lanskine, 2018, 112 pages, 14 €.

Nous n'échapperons pas à cette lecture-commentaire grâce à un « somme » apaisant ! Car nous réalisons brusquement la présence – pourtant évidente – de ce « nous » dans l'intitulé. « Nous », c'est qui ? Domerg et ses lecteurs ou ses copains d'enfance indistinctement, Domerg et les humains en général dont moi en particulier, Domerg qui se pense en être universel. Rien n'est impossible. Chacun de nous étant universel à sa façon ! Tout prend peu à peu sens, d'autant que les qualités graphique et humaine de l'édition (*) incitent à poursuivre.

Offrons-nous d'abord un caprice de lectrice, en entrant dans le « bleu », un certain bleu franc dont la présence est ressentie sous les mots de chaque poème ? Certes ce bleu Domerg occupe une place d'emblée reconnue, celle du ciel. « Toujours bleu ? Bleu dans la chair de nos souvenirs. Bleu dans la conscience aigüe que nous en avons ». Pourquoi ? Parce que l'enfance « est le lieu de la clarté la plus vive », celle du commencement ou du point d'origine. « Si le ciel est toujours bleu, c'est que l'enfance est lumineuse ». Les équivalences espace et bleu, temps et enfance constituent son évidence poétique.

Ce bleu – son bleu – se décline différemment selon les lieux dans la nature : il peut être le bleu « extatique » du parc du Mugel aux « configurations précises » dans le Sud (parc de la Ciotat). Un bleu en extension qui va depuis « Saint-Jean jusqu'aux Crêtes, immense, troublant ». En Bretagne, il devient pourtant celui de « l'ombre » des « blockhaus éternellement enlisés ». Plus culturel, il peut se muer en cette couleur peinte sur le « tableau de Jean », dont l'eau est d'un « bleu soutenu ».

Il advient que ce bleu croise le blanc : ici, la « fixité du bleu, blanc des roches » au bord du ruisseau ; là, le surgissement de la « nature » (de l'objet île, ce me semble) « nette et blanche sur fond bleu ». Cette contiguïté du blanc et du bleu est, d'une certaine façon, très méditerranéenne (à la grecque).

Choisissons l'île pour séjour de l'esprit, aboutissement ou début de soi ? Ce lieu de fantasmagorie est tantôt un « jouet » de l'imagination, tantôt au « commencement de l'écriture », tantôt cette même île est « elle », tantôt elle est « il/lusion de sa présence ». Cette enfilade de significations insulaires se développe du réel (jouet) au conçu (écriture), au genre (il-elle), puis au produit ludique d'un jeu de sonorités (il/lusion). Ainsi la pensée du poète revient autrement... au jeu du jouet !

Il apparaît peu à peu que ce poète à la légèreté profonde – oxymore ! – cherche et vit selon une « géométrie du plaisir ». Ce goût du jouissif émerge dès que ce premier mot prononcé devient « JEUométrie » en remuant nos trompes d'Eustache ! Il conduit du ruisseau « jusqu'à la mer », en suivant une leçon traditionnelle de géographie. Après tant et tant de marches de pierres dévalées

dans le jardin, les enfants entendent « la conque des songes », la « crécelle enrôlée » d'un moulin sonore, découvrant d'autres cordes « contre les sœurs de la harpe » : une musique secrète et subtile perce ainsi derrière la prose.

Cependant le lieu mental de l'enfance n'est pas dans ce passé où chacun croie qu'il est... Notre enfance qui « grandit » reste « devant nous ». Au fil de sa croissance, elle grandit en permettant aux ancêtres d'émerger : ainsi grand-mère qui, « comme un roc chantourné (...) fixe la trame incessante des vagues » ; ainsi grand-père qui joue du violon en gilet et costume sombre, « debout devant la bibliothèque en acajou ». Est-elle aussi cette « forme dans la forme » (pas seulement celle de l'île) ? Nous retrouvons ça et là « les identités fluettes et lumineuses de ceux que nous sommes et que nous fûmes ». Nous sommes... Nous voici revenus au début de ce commentaire, et même avant lui puisqu'il est question de ce « que nous fûmes » ! Il ne manque plus désormais que la somme de ce que nous serons ! Elle sera peut-être dans le prochain ouvrage ?

(*) L'édition dont le nom révèle l'histoire d'une grande amitié de M. Lanskine avec l'éditrice Catherine Tourné, base de sa présente démarche éditoriale.